

Les ciseaux en bonbon / Azeddine SEFRIOUI

« Pour devenir un homme comme ton père, tu dois être circoncis mon fils. » C'était la phrase que ma mère me répétait sans cesse, dès mes quatre ans.

Pour me rassurer, elle ajoutait toujours tendrement :

— Tu verras mon chéri ça ne fera pas mal du tout. Ton coiffeur, Monsieur Lahbib, a des doigts de fée. Il le fait si bien... et avec des ciseaux en bonbon.

Pendant les années soixante, au Maroc, le coiffeur ne se contentait pas de couper les cheveux. Il endossait souvent le rôle de chirurgien. C'était lui qu'on appelait pour arracher une dent récalcitrante ou pour effectuer une circoncision. Et bien souvent, il était aussi un ami de la famille.

Originaire de Fès, comme nous, il avait quitté sa ville natale pour chercher une vie meilleure à Casablanca. Homme gentil, à la voix douce et aux gestes mesurés, il portait bien son prénom arabe Lahbib, « l'aimé ». Il avait cette manière particulière de parler aux enfants, de leur raconter des histoires pour les distraire et calmer leurs appréhensions.

Je l'aimais bien, moi aussi, Monsieur Lahbib. Mais l'idée qu'il puisse utiliser ces fameux « ciseaux en bonbon » pour me transformer en « homme comme papa » me laissait perplexe. Bonbons et ciseaux ne faisaient tellement pas bon ménage dans mon esprit. Mais ma mère avait du talent pour dissiper mes doutes.

Chaque fois qu'elle me parlait de la circoncision, elle semblait quand même inquiète pour moi. Elle m'embrassait sur le front, puis passait tout de suite à autre chose. C'était comme si elle repoussait sa décision, mettant de côté son enthousiasme à organiser un tel événement, pourtant beau et important selon elle dans la vie d'un garçon. Moi, je ne disais ni oui ni non. J'étais convaincu qu'on ferait exception pour moi, et qu'on me circoncirait, comme elle le disait, avec de simples ciseaux en bonbon !

Quand j'entrais dans ma sixième année, ma mère semblait de plus en plus pressée de fixer une date. Avec le recul, je compris qu'elle craignait que l'opération devienne plus douloureuse en grandissant, mais sur le moment je ne percevais rien de tout cela.

Dans les familles fassies de classe modeste, il était courant qu'une tante, maternelle ou paternelle, ou encore des amis proches même légèrement plus aisés, prennent l'initiative de faire circoncire l'enfant à l'insu de ses parents. Cette pratique, appelée Sarka, « le vol » dans le langage populaire, visait à soulager les parents des dépenses liées à la préparation de cette fête, tout en accomplissant une bonne action. Le faire par surprise, en le cachant aux parents, était donc nécessaire pour qu'ils ne puissent pas s'y opposer par gêne.

Cependant, la situation était différente dans notre cas. Nous étions les seuls de notre grande famille à avoir quitté Fès pour Casablanca, à l'exception de ma demi-sœur Myriam et de son mari. Isolée de ses proches, ma mère avait pris la décision d'organiser elle-même l'événement malgré les contraintes. Pour préserver le secret, elle avait choisi de cacher l'événement à mon

père. Elle avait invité la famille de Fès à se rendre à Casablanca le jour même, sans rien lui révéler. Quant à moi, pour éviter tout soupçon, elle m'avait confié la veille à ma demi-sœur, qui avait pour mission de me préparer et le lendemain, de passer chercher le coiffeur pour nous emmener tous les deux chez mes parents.

En effet, j'avais passé la nuit précédente chez ma grande et aimée demi-sœur Myriam, qui vivait avec son mari et ses enfants dans la Nouvelle Médina de Casablanca, non loin du quartier des Habous où notre coiffeur et ami était installé. Elle m'avait préparé un dîner soigné, comme je les aimais. J'avais droit à mes desserts préférés : des yaourts maison faits avec du foin d'artichauts sauvages séché, et des oranges pelées coupées en rondelles, parsemées de sucre en poudre et de cannelle moulue.

Pendant le repas, ma sœur m'observait avec tendresse.

— Mon petit frère, tu sais pourquoi tu es ici, n'est-ce pas ?

Je hochais la tête sans répondre en jouant nerveusement avec ma cuillère.

— Tu es courageux tu sais, ajouta-t-elle avec un sourire. Bientôt, tu seras un vrai petit homme.

— Mais... est-ce que ça va faire mal ? demandai-je d'une petite voix.

— Juste un tout petit peu, répondit-elle en se penchant vers moi, mais ce sera rapide. Et puis, pense à la fête qu'on va organiser pour toi ! Tout le monde sera là pour te célébrer.

Son ton rassurant et sa manière de me parler comme à un adulte me donnèrent un peu de courage. Mais dans mon esprit, les images des ciseaux en bonbon évoqués par ma mère et le mystère entourant l'événement continuaient de tourner.

Le lendemain matin, après un petit-déjeuner pris dans le calme, ma sœur et moi nous étions allées vers le salon du coiffeur. Il nous attendait déjà, debout devant son salon, vêtu de sa djellaba blanche sur un costume noir de style européen. À notre arrivée, il fermât le rideau métallique de son échoppe. Nous avons pris ensemble le bus n° 12 pour aller chez mes parents à Hay Mohammadi.

Dans le bus, il s'assit à côté de moi. Ma sœur, discrète, s'installa sur le siège arrière. Le coiffeur me regarda avec un sourire bienveillant et engagea la conversation.

— Alors mon garçon comment tu t'appelles déjà ?

— Youssef, répondis-je timidement.

— Ah oui, Youssef, bien sûr. Et quel âge as-tu ?

— J'ai cinq ans.

— Cinq ans, répéta-t-il en hochant la tête, comme s'il réfléchissait.

Quelques instants de silence passèrent, puis il me regarda de nouveau, avec une fausse mine intriguée :

— Mais attends... tu ne m'as pas encore dit ton prénom, si ?

Je le regardai, surpris :

— Si, c'est Youssef, répondis-je en fronçant les sourcils.

— Ah oui Youssef ! Quel beau prénom et... tu as quel âge déjà ?

Je le regardais, un peu agacé cette fois :

— Mais je t'ai dit ! J'ai cinq ans !

Il rit, posant une main légère sur mon épaule :

— Tu vois, je te pose deux fois la question, pour être sûr.

Malgré moi, je souris. Ce petit jeu me fit oublier un moment mes inquiétudes. Ma sœur regardait la scène avec amusement, soulagée de voir que je commençais à me détendre un peu.

Nous arrivâmes vers midi. L'appartement était déjà plein d'invités : mes tantes, mes oncles des deux côtés de la famille, accompagnés de leurs enfants, ainsi que quelques voisines. Mon père, lui, était absent, comme à son habitude à cette heure-là. Il ne rentrerait qu'après treize heures.

Notre petit appartement ne suffisait pas à accueillir autant de monde, mais, comme souvent, les voisins venaient à la rescousse. La dame qui habitait à notre étage, seule avec son jeune fils, nous avait généreusement prêté son appartement pour nous permettre d'avoir plus d'espace.

Ma mère et ma grande sœur Myriam m'emmenèrent dans l'appartement de cette voisine pour me préparer. Là, elles m'habillèrent avec soin dans la tenue traditionnelle réservée aux grandes occasions : un *Tchamir*, une robe ample qui permet de se déplacer facilement après l'opération ; un gilet traditionnel appelé *Jokha*, confectionné en mousseline bariolée et rehaussé de fils d'or ; un chapeau rond vert brodé, le *Tarbouch* ; et enfin une paire de babouches jaunes, les *Balghat*.

Une fois prêt, elles m'accompagnèrent dans notre salon, où deux grands coussins avaient été disposés sur une petite table, juste en face de notre ami, le coiffeur-chirurgien.

Monsieur Lahbib avait commencé par préparer son matériel avec minutie. Lorsque mes yeux s'arrêtèrent sur ses vrais ciseaux, bien loin des « ciseaux en bonbon », une grande peur m'envahit. Mon regard chercha désespérément ma mère, mais elle s'était réfugiée au fond de la pièce.

On m'a raconté plus tard qu'elle avait plongé ses pieds dans une bassine d'eau glacée, où flottait une pièce de métal, entourée des *yoyous* des membres de la famille et des voisines. L'eau froide, disait-on, apaisait les esprits, tandis que le métal symbolisait la force et l'endurance nécessaires pour surmonter la peur et les inquiétudes. Aujourd'hui, je pense qu'elle devait être déchirée par une double douleur : celle de voir son fils chéri souffrir et celle de lui avoir menti.

Monsieur *Lahbib*, conscient de ma terreur, tenta de me distraire. Il s'approcha doucement et tenant mon zizi dans une de ses mains, me parla d'une voix apaisante.

— Regarde Youssef ! Un oiseau ! Tu vois ? Là-bas ! Il vient d'entrer par la fenêtre !

— Où ça ? répondis-je en levant les yeux au plafond, cherchant désespérément l'oiseau invisible.

Le temps que je réalise qu'il n'y avait aucun oiseau, tout était déjà fini ! Monsieur *Lahbib* avait effectué l'opération avec une rapidité et une précision impressionnantes. Il désinfecta soigneusement la coupure avec du mercurochrome, avant d'appliquer du coton et un pansement autour de mon zizi.

— Voilà mon garçon. Tu es un homme maintenant.

Je ne savais pas encore si je devais me sentir soulagé ou trahi, mais au fond de moi, je savais que quelque chose venait de changer.

L'arrivée de mon père fut un moment chargé d'émotion. En entrant, il observa l'effervescence dans notre petit appartement et comprit immédiatement ce qui s'était passé. D'un pas rapide, il vint vers moi, s'agenouilla à ma hauteur et posa une main rassurante sur mon épaule.

— Alors mon fils tu es devenu un homme aujourd'hui ? lança-t-il avec un sourire doux, un brin inquiet.

Je baissais les yeux, refusant de répondre. Ma colère contre ma mère, que je considérais comme une traîtresse, m'empêchait d'exprimer quoi que ce soit.

— Tu sais, ta mère a fait tout ça par amour pour toi, continua-t-il d'une voix apaisante. Et je suis là maintenant, je vais m'occuper de toi.

J'avais ajouté à sa culpabilité une punition silencieuse : je ne lui ai pas adressé un mot pendant une semaine entière, jour pour jour.

La première soirée fut la plus éprouvante. Je ne quittai pas mon père d'une semelle, trouvant en lui un refuge inattendu. L'après-midi, une autre angoisse s'était emparée de moi : la peur d'aller aux toilettes. J'évitais de faire pipi le plus longtemps possible, mais à un moment, je n'eus plus le choix. Mon père, remarquant mon hésitation, me tendit la main.

— Viens Youssef, je vais t'aider. Ça va aller...

Aux toilettes, il resta à mes côtés, murmurant sa formule magique avec un air encourageant :

— Psssss, psssss... Allez mon fils, doucement, ça va passer...

Je finis par céder à l'envie. Le soulagement vint mais il fut accompagné d'un picotement intense, presque insupportable. Les larmes me montèrent aux yeux, brûlantes, mêlées à cette douleur aigüe que le pipi chaud et salé provoquait sur la coupure encore fraîche.

— Tu vois ? Ce n'était pas si terrible, dit-il en essuyant délicatement mes joues. Tu es courageux Youssef.

C'est ce jour-là que je découvris une facette de mon père que je n'avais jamais connue auparavant. Derrière son rôle strict et parfois distant, il y avait une tendresse immense, une attention sincère pour ses enfants. Dans notre société, les pères étaient souvent relégués au second plan, cantonnés à leur rôle de pourvoyeurs et de figures autoritaires, n'intervenant que pour punir quand les mères étaient dépassées. Et pourtant, ne seraient-ils pas heureux de partager tous ces moments intimes et précieux avec leurs enfants, de tisser des liens profonds dès leur plus jeune âge et d'être pleinement présents dans leur vie ?

Ma mère avait enduré ma froideur tout au long de cette première semaine avec une patience admirable. Chaque jour, elle cherchait des moyens discrets de se rapprocher de moi, rodant autour de mes jeux ou s'occupant dans la pièce voisine, guettant le moment où je daignerais enfin croiser son regard sans détourner les yeux. Elle ne disait rien mais son silence était rempli de douceur et d'attente.

Le septième jour, elle préparât ma soupe préférée, celle qu'elle ne cuisinait que pour les grandes occasions ou lorsque j'étais malade. L'odeur des légumes et des épices avait envahi la maison, me rappelant l'amour qu'elle mettait dans chacun de ses gestes. Lorsqu'elle me tendit le bol fumant, nos regards se croisèrent, hésitants, mais sans hostilité cette fois. Elle m'avait adressé un sourire timide, presque suppliant, et j'avais cédé.

Ce soir-là, pour la première fois depuis ma circoncision, je m'étais approché d'elle. Je m'étais assis à ses pieds, posant timidement ma tête sur ses genoux. Elle avait passé une main tremblante dans mes cheveux, comme si elle avait peur que je m'éloigne à nouveau. « Mon petit homme », avait-elle murmuré.

Quant à *Lahbib*, ce chirurgien de circonstance, malgré sa bienveillance et sa douceur reconnues de tous, il était resté dans mon esprit une figure d'épouvante pendant longtemps. La simple prononciation de son nom suffisait à me rendre sage en un instant.

À cette époque, ma mère m'avait raconté l'histoire de *Mrimech*, ce célèbre personnage de conte marocain. Mais avec mon imagination d'enfant, j'avais déformé l'histoire. *Mrimech* le chat avait été injustement puni en se faisant couper la queue pour un crime qu'il n'avait pas commis. Il était devenu dans mon esprit un petit garçon à qui on avait coupé un petit bout du zizi. Je ne sais pas pourquoi, mais cette image s'était étrangement ancrée dans mon inconscient, mêlant la réalité de ma propre expérience et la morale du conte.

Les moyens de ma famille ne permettaient pas d'organiser de grandes festivités, comme c'est souvent la coutume, surtout en milieu rural ou dans les petites villes. Je n'avais pas eu droit la veille, au traditionnel tour à cheval, vêtu de mes habits d'apparat. Mais le jour de l'événement, j'avais tout de même été comblé de nombreux petits cadeaux et un peu d'argent de poche, au son des youyous et des chants des femmes de la famille.

À cinq ans, je ne comprenais pas encore grand-chose aux traditions qui entouraient les grands moments de la vie. Mais je me souvenais de la fête que ma famille avait organisé pour ma sœur aînée lorsqu'elle avait eu ses premières règles. Ce jour-là, la maison s'était remplie de rires et de chants, et les femmes avaient joué des instruments de percussion, des tambourins et

des bendirs, au rythme des youyous. On avait distribué des fruits secs, des pois chiches grillés, des amandes et des noix aux invités, une tradition pour marquer cet événement. Ma mère disait toujours que cette fête était là pour célébrer le passage de la petite fille à l'âge adulte.

Pour les garçons, on dit que c'est la circoncision qui symbolise le passage à la vie d'adulte, qu'elle atteste de la capacité du jeune garçon à supporter la douleur et marque son appartenance à une communauté, ici, la communauté musulmane. Mais est-ce vraiment suffisant pour devenir un adulte ? D'autant plus qu'aujourd'hui, cet acte est pratiqué avec des méthodes médicales modernes et beaucoup moins douloureuses. Alors pourquoi ne pas simplement organiser une fête pour célébrer le passage à la majorité, à un âge approprié, aussi bien pour les filles que pour les garçons ?

Avons-nous encore besoin de ces rites pour affirmer notre appartenance à une communauté ? Je ne le pense pas. L'appartenance, qu'elle soit religieuse, culturelle ou idéologique, devrait se baser sur une conviction sincère et non sur un marquage physique imposé à un âge si tendre.

Père moi-même aujourd'hui, j'ai eu la chance de vivre pleinement les premières semaines de la vie de mes enfants. Aujourd'hui, le congé de paternité est devenu un acquis dans de nombreux pays. Certains vont même plus loin, en augmentant la durée du congé parental pour les pères, permettant ainsi un meilleur équilibre entre vie professionnelle et familiale. Ces avancées offrent non seulement plus de chances aux femmes de développer leur carrière, mais elles donnent aussi à nous, les pères, l'opportunité de créer des liens profonds et durables avec nos enfants dès leurs premiers jours.

Des ciseaux en bonbon ne peuvent exister que dans la tête d'un enfant. Les rites ont toujours toute leur importance. Les temps quant à eux changent ...